

YEAHWON SHIN COMPTINES CORÉENNES

DANS LE SILLAGE DE YOUN SUN NAH, UNE NOUVELLE CHANTEUSE MINIMALISTE VENUE DU PAYS DU MATIN CALME.

PAR JACQUES DENIS PHOTO JOHN SOARES

Il va falloir se caler sur le fuseau horaire de la Corée : dans le sillage de Youn Sun Nah, l'amateur de jazz découvre chaque mois des nouvelles têtes venues du bout du monde. Dernière en date, Yeahwon Shin, native de Séoul, grandie à la périphérie, à deux pas de la frontière Nord. « On recevait des ballons qu'ils nous envoyaient pour nous dire de les rejoindre ! Et nous, parfois, on dessinait des trucs contre le régime d'en face », se souvient celle qui se rêvait pianiste classique – comme toute petite Coréenne qui se respecte. Elle a finalement opté pour le chant – « comme tous les Coréens, qui ont un talent naturel ». D'ailleurs, elle concède s'être fiée à sa nature – douée donc – pour arriver jusqu'ici. Entre-temps, Yeahwon Shin avait fait parler d'elle outre-Atlantique avec un premier album éponyme nominé en 2011 aux Grammy Awards version latine. Elle y relisait la musique brésilienne, reprenant Jobim, mais convoquant aussi Gismonti. Rien à voir avec ce nouvel album, son premier pour ECM, enregistré à Boston en mai 2012.

Cette fois, elle convoque en toute intimité des chansons enfantines qui l'ont bercée. « Ma mère me les chantait et, depuis, elles font partie de mon être. Elles ont un pouvoir d'émotion, quelque chose de magique, de très pur. Elles envoient une énergie très positive, et j'ai toujours cherché à en faire un disque. J'attendais juste la bonne occasion. » Celle-ci s'est présentée lorsque la jeune femme fut enceinte. Et comme l'heu-

reux papa, Sun Chung (qui n'est autre que le fils du chef d'orchestre Myung-Whun Chung), bosse chez ECM, la connexion était toute faite avec Manfred Eicher, le platonique gourou, et Aaron Parks, l'onirique pianiste qui met sa pâte sur cet album (auquel participe également l'accordéoniste Rob Curto). « J'ai rencontré Aaron, lorsqu'il enregistrerait son premier disque pour ECM. Nous avons improvisé ensemble. En laissant parler le feeling. J'ai choisi une de mes chansons préférées et Aaron, tout en la découvrant, a su la ponctuer avec subtilité. Nous nous sommes dit qu'il fallait prolonger cette collaboration, basée sur la spontanéité. C'est pourquoi nous avons choisi de ne pratiquement rien préparer avant la session, afin de préserver cette virginité et laisser la musique nous submerger. » Pareille méthode fut illico appliquée à la séance : pour les variations autour des comptines coréennes, comme pour les chansons originales, totalement improvisées en direct. « Ce sont des rêveries. Parfois, nous nous donnions un mot comme diapason, parfois nous nous lancions sans aucun artifice. Il fallait une alchimie musicale pour que cette libre conversation fonctionne. » Résultat : Lua, le solaire prénom que la dame du pays du matin calme a donné à sa fille, mais aussi « lune » en portugais et, surtout, la promesse de quelques nuits étoilées.

